

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

De G. Cholvy, "André Soulas et les sœurs gardes-malades de Notre-Dame Auxiliatrice (1845-1995)

Wynants, Paul

Published in:
Revue d'histoire ecclésiastique

Publication date:
1995

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):
Wynants, P 1995, 'De G. Cholvy, "André Soulas et les sœurs gardes-malades de Notre-Dame Auxiliatrice (1845-1995)', *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 1995, numéro XC, pp. 582-585.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

A. KIEBELE, A. KIELBASA, A. MUNCK et P. VAN MEIJL. Heverlee, Provinciaal van de Salvatorianen, 1986. Gd in-8, 554 p.

La Société du Divin Sauveur est une congrégation de prêtres fondée en 1881 par J.-B. Jordan (1848-1918), du diocèse de Fribourg-en-Brisgau, et qui se consacra aux missions intérieures ou dans le Tiers Monde en vue de propager « la connaissance de Jésus-Christ comme unique Sauveur du monde ». A l'occasion du centenaire de la fondation de la congrégation (qui comptait à cette date environ 1.250 membres), un gros volume fut publié par les soins de sa commission historique internationale : *Die Salvatorianer in Geschichte und Gegenwart, 1881-1981* (Rome, 1981), qui a été traduit en néerlandais cinq ans plus tard. Due à 39 auteurs provenant de 14 pays différents, il comporte trois parties : I. « Idee-Planning-Ontstaan van het werk » (biographie du fondateur, mise au point progressive de son projet, approbations diocésaines et pontificales, les principaux collaborateurs de J.-B. Jordan, ses successeurs de 1915 à 1969). — II. « De ontwikkeling van de Sociëteit » (le développement des diverses provinces — actuellement 14 — présentées dans l'ordre alphabétique ; présentation des missions en Inde, en Chine, à Taiwan, en Tanzanie et au Zaïre ; quelques activités particulières, et notamment la fondation de deux congrégations féminines). — III. « Bijdragen tot Gesprek » (quelques suggestions pour l'avenir ; et en finale la présentation de la congrégation féminine parallèle, fondée en 1882 par la baronne Thérèse von Wüllenweber). La traduction néerlandaise reproduit intégralement le volume original allemand en complétant de-ci de-là les références bibliographiques et les renseignements sur la situation récente et en ajoutant des sous-titres à l'intérieur des chapitres.

R. A.

G. CHOLVY, *André Soulas et les Sœurs Gardes-Malades de Notre-Dame Auxiliatrice (1845-1995)*. Montpellier, Centre régional d'histoire des mentalités de l'Université Paul Valéry — Montpellier III, 1995. In-8, 467 p.

Issu d'une famille modeste, André Soulas (1808-1857) décide, dès son plus jeune âge, d'être prêtre « pour aller évangéliser les sauvages ». Lors de ses études cléricales au séminaire de Montpellier, il se distingue par sa piété et son talent oratoire. Tout en restant à l'écart des polémiques qui divisent alors les milieux ecclésiastiques, il se lie d'amitié avec Emmanuel d'Alzon, qui fondera plus tard les assumptionnistes. Ordonné prêtre en 1835, l'abbé Soulas est fort déçu lorsque son évêque ne l'envoie pas vers des terres lointaines, mais le nomme vicaire à La Salvetat-sur-Agout, puis à la cathédrale de Montpellier, avant de lui confier les fonctions d'aumônier à l'Hôpital Général de cette ville. Le jeune ecclésiastique s'intègre à une communauté de missionnaires diocésains, pour évangéliser les campagnes. Convertir les cœurs, c'est aussi être attentif aux souffrances du corps, surtout chez les plus pauvres. A partir de l'œuvre des domestiques dont il est chargé depuis 1840, A. Soulas fonde à Montpellier la congrégation des Sœurs Gardes-Malades de Notre-Dame Auxiliatrice. Il répond de la sorte à trois besoins : celui de la visite des malades à domicile, qui permet d'éviter l'hôpital, celui de la protection des jeunes rurales venant se placer en ville comme domestiques, enfin celui de la promotion apostolique et sociale des servantes. Son initiative s'inscrit dans le contexte, plus large, de l'expansion du « modèle congrég-

ganiste » (Cl. Langlois) et de la privatisation des services de santé. Elle rencontre aussi les préoccupations de l'Église : les soins à domicile s'accompagnent d'une assistance spirituelle. A ces fondations essentiellement urbaines, développées en dehors des structures hospitalières traditionnelles, le P. Soulas ajoute d'autres œuvres sociales pour l'enfance en danger, qui contribuent à la renommée de la congrégation : ainsi des crèches et la colonie agricole Notre-Dame des Champs, établie aux Matelles. Comparé de son vivant à S. Vincent de Paul et littéralement canonisé par ses contemporains, A. Soulas accède à la dignité de chanoine avant de recevoir la Légion d'honneur. Gratifié d'une vision de l'Enfant-Jésus, il instaure l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement à Montpellier, puis une association de prêtres adorateurs missionnaires et une œuvre des mendiants. A sa mort, l'institut de Notre-Dame Auxiliatrice compte 136 sœurs réparties en neuf communautés, implantées dans deux diocèses. La Congrégation des rites lui décerne le titre de Vénérable en 1904. La cofondatrice, Mère Marie de Jésus (Virginie Montagnol, 1812-1875), donne une impulsion remarquable à l'institut montpelliérain. Grâce à une habile politique de fondations et de recrutement, ce dernier compte 365 religieuses, pour trente communautés établies en treize diocèses, en 1875. Il bénéficie de la reconnaissance de l'État (1858) et de Rome (1870-1871). Son expansion se poursuit jusqu'en 1904. Ses effectifs se montent alors à 854 sœurs, actives dans soixante maisons. Certains de ces établissements se trouvent dans des régions éloignées de Montpellier (Haute-Saône, Marne) et à l'étranger (Italie, Belgique). Le témoignage des religieuses parmi les personnes souffrantes porte ses fruits, même dans des milieux où la présence du prêtre n'est guère acceptée. Le prix à payer est cependant fort lourd : ainsi de 1875 à 1890, l'âge moyen de décès parmi les sœurs est de trente-quatre ans. Les religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice se recrutent massivement dans les campagnes, en particulier au sein des familles nombreuses et pauvres des terres de chrétienté. Le déclin commence en 1904. Le contexte politique est alors moins favorable aux œuvres catholiques. La crise interne que l'institut connaît, en 1907-1910, ternit quelque peu son image. Toutefois, ce repli s'explique surtout par des causes structurelles, qui touchent à la même époque des congrégations similaires. Le mouvement des fermetures de succursales s'amplifie à partir de 1944, plus encore à la suite des turbulences des années soixante. Depuis 1974, les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice adoptent des orientations nouvelles : elles s'engagent dans un partenariat avec des laïcs, regroupés en associations, qui allient fidélité aux intuitions des fondateurs et compétence technique dans la gestion des œuvres sociales. C'est ce double itinéraire — celui d'un prêtre du Midi à la parole vibrante et celui de la congrégation féminine fondée sous son impulsion — que retrace le livre de G. Ch. Si certaines tranches de ce passé étaient déjà connues, l'A. réussit à en dissiper des zones d'ombre, en replaçant le tout dans le contexte du réveil religieux post-révolutionnaire. Spécialiste de l'histoire religieuse de la France contemporaine, G. Ch. connaît à merveille le diocèse de Montpellier, le département de l'Hérault et l'ensemble du Languedoc. Les multiples statistiques, données qualitatives et témoignages qu'il insère dans son étude permettent de prendre le pouls d'une Église confrontée aux défis de la modernité, qui tente de raviver la foi en parlant au cœur des populations. A juste titre, l'A. situe également les œuvres du P. Soulas au sein du catholicisme social naissant : ce dernier s'efforce de donner une réponse collective à la montée du

paupérisme, lié à l'émergence du machinisme. Si l'aperçu consacré au 20^e s. est plus succinct, il reste fort bien documenté et remarquablement nuancé. Édité avec des moyens limités, l'ouvrage ne comporte pas de notes infrapaginales. Il s'ensuit que l'A. doit intégrer au texte des précisions biographiques ou des compléments d'information qui, parfois, rompent la progression du récit. On relève aussi, ici et là, l'une ou l'autre coquille. Ces petites imperfections n'enlèvent rien à l'intérêt de ce livre, fruit d'une connaissance assez exceptionnelle du terrain languedocien.

Paul WYNANTS

FR. MARTÍN-HERNÁNDEZ, *La formación espiritual de los sacerdotes españoles 1900-1936*, dans *Anuario de Historia de la Iglesia*, 2 (1993), p. 97-125.

A la différence de ce qui fut le cas pour la formation intellectuelle, on constate dans ce domaine une lente amélioration — qui était d'ailleurs bien nécessaire — grâce notamment au bx M. Domingo y Sol († 1909). A la veille de la Guerre civile, « se aprecian los primeros atisbos de una nueva actitud de los seminaristas frente al mundo, que comienza a ser visto más como al campo de futuras actuaciones pastorales, que como el enemigo tradicional, ante el cual habiá que defenderse ». L'attitude du clergé pendant la Guerre civile confirmera cette évolution positive.

R. A.

P. TINEO, *La formación teológica en los seminarios españoles, 1890-1925*, dans *Anuario de Historia de la Iglesia*, 2 (1993), p. 45-96.

Après un rappel de la situation antérieure, l'A. signale les interventions du St-Siège en vue d'essayer de relever le niveau très bas de l'enseignement dans les séminaires espagnols. Celles-ci n'eurent que des effets très limités. P. T. s'étend quelque peu sur le cas exemplatif du séminaire de Saragosse. Au total, il constate que « la formación teológica ha estado muy condicionada por las guerras entre las dos Españas; predominó la posición antiliberal, lo que quiere decir que se hizo quizá demasiado conservadora, preocupándose más de defender que de iluminar ».

R. A.

V. CÁRCEL ORTÍ, *La visita apostolica de 1933-34 a los seminarios españoles*, dans *Anuario de Historia de la Iglesia*, 2 (1993), p. 127-150.

Cette visite, la première réalisée en Espagne, fut décidée par Pie XI sur les conseils du nonce Tedeschini, qui avait constaté que les « noticias muy optimistas sobre sus seminarios » envoyées à Rome par les évêques ne correspondaient pas du tout à la réalité. L'A. n'a pu disposer des textes des rapports adressés par les trois visiteurs à la Congrégation des Séminaires car les Archives Vaticanes sont encore fermées pour le pontificat de Pie XI, mais d'autres sources (cf. p. 139-140, n. 23) lui ont permis de donner un exposé assez complet de la situation, qui peut se résumer en deux mots : « desolador panorama ». On relève notamment que « muchas y muy graves eran las deficiencias entre el personal directivo, que en la mayoría de los casos no estaba a la altura de su misión ». Certes, les prêtres formés dans ces séminaires très retardataires montreront, face à la persécution des années 1936 et suivantes, qu'ils ne manquaient pas de qualités spirituelles, mais le clergé